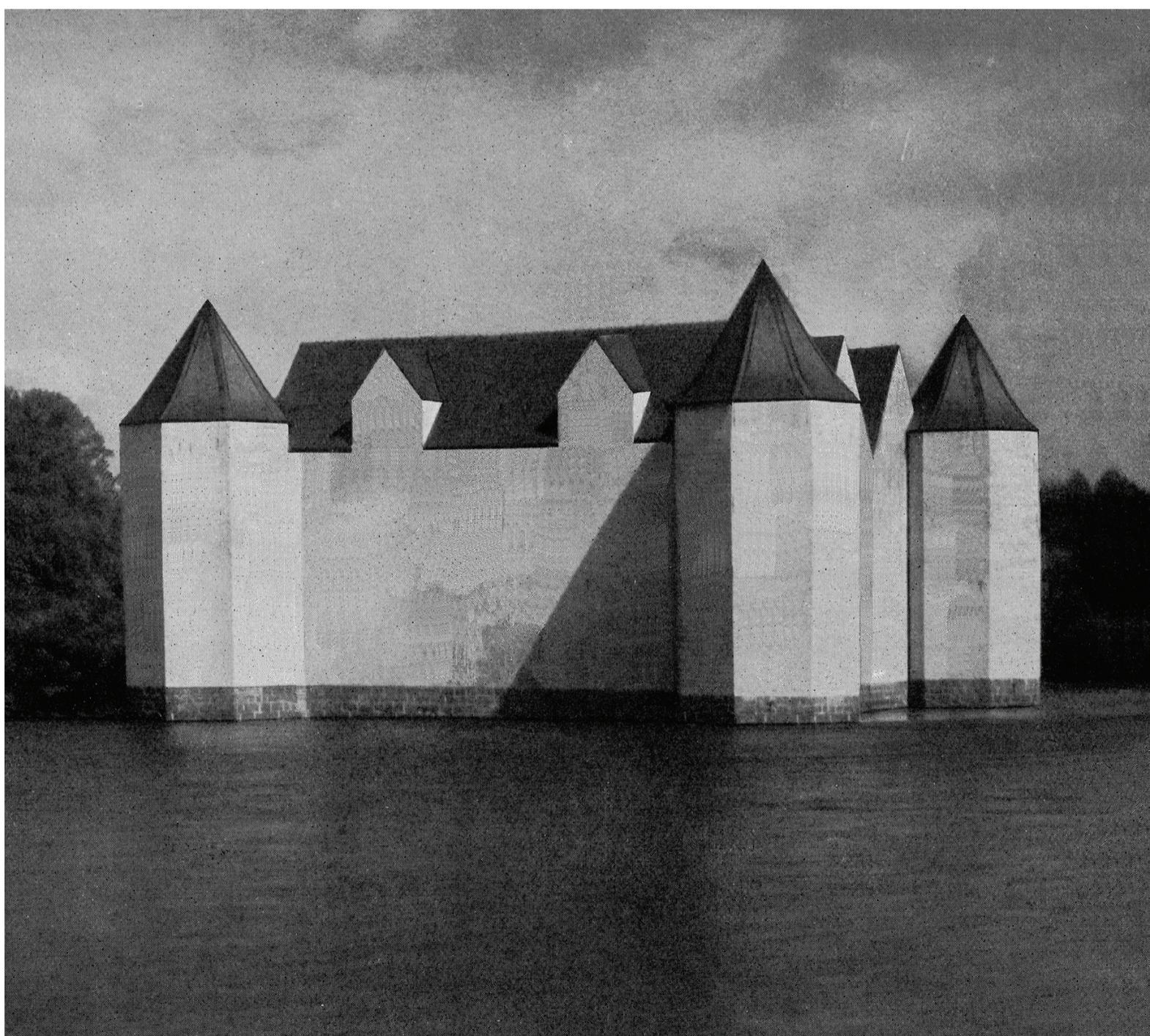




Numéro septième / 20 November – On a fort mal dormi – Het Land Nod  
Je suis contre la mort – Looking for Alceste – Fatmeh – Jaz – Auzet – Taiïwan





Olivier Meyrou / Matias Pilet / Elise Caron / Jeanne Cherhal / Emel Mathlouthi / Parvin Namazi / Sayeh Sodeyfi / DakhaBrakha / Stéphane Ricordel / Cyril Teste / Collectif MxM / Scénoscope / Matthieu Gary / Sidney Pin / Cie Porte 27 / Festival La grande échelle / Guilherme Botelho / Cie Alias / Mohamed El Kathib / Collectif Zirlib / Hillel Kogan / Ina Christel Johannessen / Zero Visibility / Stereoptik / Olivier Augrond / Dakh Daughters / Pierre Maillet / Igor Mendjisky / Cie Les sans cou / Compagnie l'Unanime / 26000 couverts / Cie Defracto / Johann Le Guillerm / Tsirihaka Harrivel & Vimala Pons / Marcel et ses drôles de femmes / Douglas Boyd / l'Orchestre de chambre de Paris Sébastien Barrier / Nicolas Bouchaud / Judith Henry / Nicolas Truong / Jean-Benoît Mollet / Cie Anomalie &...

LE MONFORT / THÉÂTRE [WWW.LEMONFORT.FR](http://WWW.LEMONFORT.FR)  
01 56 08 33 88 / 106 RUE BRANCION 75015 PARIS

Le Monfort  
théâtre

MAIRIE DE PARIS

un événement  
télérama

Le Monde

La Terrasse

France  
inter

arte

mk2

TROIS

## ÉDITO

## DES HISTOIRES

**P**ourquoi allons-nous au théâtre ? Valère Novarina précisait avec justesse que le miracle n'est pas qu'un acteur prenne la parole sur un plateau, mais bien que 300 personnes se taisent et l'écoutent.

Alors pourquoi écoutons-nous ? Il y a, dans chaque spectateur, l'enfant qui réclame son histoire du soir, il y a dans chaque place achetée l'espoir que ce qui va se dire change nos vies, il y a cette confiance folle dans le pouvoir des folies théâtrales, avec ou sans mot mais en communion d'esprit, prêt à accueillir un bout du divin. Cette fabrique du faux est un médium efficace du réel, comme les fables servent la morale ou les paraboles les bons sentiments. Nous sommes à l'écoute, car ces histoires à images nous permettent de rester debout et de regarder devant.

Laissez-nous cette joie infinie de ne pas comprendre, d'abdiquer, de rendre les armes et d'envoyer valser la raison. Comprendre, c'est s'ennuyer. C'est à l'inconscient que s'adressent ces histoires, et même si en général elles finissent mal, nous serons là, veilleurs bienveillants et exigeants, pour en recevoir et en partager les fruits.

La rédaction

## SOMMAIRE

**FOCUS** PAGES 4-5

20 NOVEMBRE

ON A FORT MAL DORMI  
HET LAND NOD

—

**REGARDS** PAGES 6-7

JE SUIS CONTRE LA MORT  
LOOKING FOR ALCESTE  
FATMEH  
JAZ

—

**BRÈVES DES FESTIVALS** PAGE 8

—

**LA QUESTION** PAGE 10

ROLAND AUZET

—

**REPORTAGE** PAGE 11

TAÏWAN

—

**LETTRÉ À UN LIEU** PAGE 11

JULIEN AVRIL

athénée ● théâtre Louis-Jouvet

# pierrrot lunaire

théâtre lyrique  
avec marionnettes  
d'après l'œuvre  
d'Arnold Schönberg  
direction musicale  
Takénoni Némoto  
mise en scène  
Jean-Philippe Desrousseaux  
Ensemble Musica Nigella

24 > 31 mars 2017

toute la saison 16-17  
sur [athenee-theatre.com](http://athenee-theatre.com)  
01 53 05 19 19



## IN 20 NOVEMBRE

MISE EN SCÈNE SOFIA JUPITHER THÉÂTRE BENOÎT-XII

« En 2006, un jeune homme de 18 ans s'apprête à commettre un massacre dans son lycée d'Emstetten en Westphalie. Lars Norén s'est longuement documenté sur cette tuerie. »

## SOURIEZ, VOUS ÊTES FILMÉ

— par Lola Salem —

Attraper l'ombre du désespoir, si bien ancrée dans l'esprit fragile d'un être adolescent que, déjà, elle s'est transformée en certitude. Voilà le projet de Sofia Jupither qui s'attaque au fameux texte de Lars Norén. Dans la voix, dans le regard, plus aucune trace d'amour, ni même de vie. Car Sebastian va tuer. Il va rendre, coup pour coup, l'humiliation qu'une société normée et aveugle, incapable de reconnaître ses propres monstres, lui a fait subir.

Tout comme dans « Tigern », c'est encore dans un dispositif scénique très simple que la metteuse en scène suédoise fait évoluer le personnage de Sebastian Bosse – le jeune homme de dix-huit ans qui, le 20 novembre 2006, commet l'irréparable dans son lycée d'Emsdetten. La mise à nu du plateau resserre le propos sur l'essentiel ; le regard et la parole qui préparent l'action, ces choses mêmes dont a été privé Sebastian dans son quotidien. Et, en effet, on est bien « obligé(e)s de le regarder », ce jeune homme ; on est bien obligé(e)s d'être confronté(e)s à l'horreur que nous-mêmes pouvons créer. Mais le sursaut vient trop tard, et il est impossible d'enrayer une machine déjà partie, tête baissée, forte de son propos

eschatologique où Dieu n'a même pas de place. Juste la mort, la destruction totale. La scénographie et le décor sont d'une grande économie mais cachent derrière cette simplicité apparente une subtile compréhension psychologique des enjeux ici à l'œuvre.



## L'heure qui vous prend à la gorge

Sofia Jupither fait le choix de donner le rôle ni à une « garçonne » ni à un homme dont le biceps acéré aurait suinté un bien pauvre cliché – comme cela a pu être le cas dans des mises en scène antérieures. À l'antipode de cette violence trop ouvertement affichée, David Fukamachi Regnfors dévoile un Sebastian certes cousu de certitudes et d'amertume, mais aussi de fêlures. Dans son « regard clair » se trouvent mêlées la résignation et la tristesse d'une enfance éclatée en mille morceaux, soumise à la bêtise des autres – enfants comme adultes. Et s'il semble absolument déterminé, si rien ne peut arrêter son effroyable marche – qui n'attend pas que la salle soit plongée dans le noir, silencieuse –, c'est que, justement, la tragédie est déjà à l'œuvre sans que nous y fassions

attention. Avec sa timide silhouette mais ses gestes francs, la beauté d'un visage triste et faussement inexpressif, l'acteur incarne parfaitement l'ambivalence de cet être qui porte en lui le fardeau de cette insoutenable violence. Paradoxalement, c'est presque selon un rythme très tranquille que, dans son va-et-vient permanent sur scène et sa maniaquerie du détail, fait surface la démence. Et cette ironie s'inscrit sur son T-shirt même, qui arbore un bien triste « smile ». En porteur de la loi du Talion au système de mesure abrogé, en ange de l'Apocalypse païen, Sebastian va accomplir ce qui ne peut pas ne pas être. Car sa violence s'ancre dans une absolue nécessité. Alors qu'il filme sa dernière heure d'homme aux mains encore propres, le public est en position d'observateur – en raison de la coupe transversale de l'espace – mais ne peut s'affirmer comme témoin neutre alors que la vidéo mange le mur du fond. La dynamique du jeu théâtral et de sa retransmission vidéo en direct dessine un croisement qui brouille magistralement cette frontière entre spectateur passif et culpabilité sociale. L'heure existentialiste d'une destruction programmée. L'heure qui vous prend à la gorge. Mais que pourra répliquer le public ?

## FOCUS — IN / OFF

## OFF ON A FORT MAL DORMI

MISE EN SCÈNE GUILLAUME BARBOT LA MANUFACTURE 16H15

« Adaptation des "Naufragés" et du "Sang nouveau est arrivé", de Patrick Declerck, "On a fort mal dormi" est un témoignage de son expérience comme psychanalyste auprès des sans-abri. »

## MÉTA-THÉÂTRE POLITIQUE CONTRE L'EXCLUSION

— par Julien Avril —

Un monologue puissant et d'une grande finesse, qui met en lumière, avec à la fois gravité et humour, mais sans jamais être agressif, notre incapacité à donner une place à ceux qui sont exclus.

Comment entrer dans le drame lorsqu'on traite d'un sujet aussi « dramatique » que l'exclusion et le quotidien des clochards ? Il serait insupportable de voir un acteur singer le mendiant du coin de la rue avec un réalisme complaisant. Heureusement, c'est une tout autre approche que nous propose Guillaume Barbot, pour donner corps aux témoignages de Patrick Declerck. Jean-Christophe Quenon, assis parmi nous, commence par parler de lui-même, de l'expérience théâtrale qu'il s'apprête à vivre : se mettre à la place d'un médecin qui a travaillé durant quinze ans dans les centres d'hébergement pour SDF ; et c'est avec beaucoup de finesse et de pudeur que nous glissons d'un coup dans le théâtre, presque sans nous en rendre compte. Comme s'il lui suffisait de le dire pour l'être soudain, Quenon est à présent Declerck assis parmi nous, parlant de lui-même et de l'expérience qu'il s'apprête à vivre : se mettre

à la place d'un clochard pendant une nuit. Cette mise en abyme (un homme qui se met à la place d'un homme qui se met à la place d'un autre homme) nous permet à tous d'aiguiser au mieux notre capacité d'empathie et pose un cadre suffisamment solide et sécurisant pour que nous puissions plonger dans le récit effroyable du quotidien de ces « fous de l'exclusion », comme le dit si justement Patrick Declerck.



## On ne sort pas indemne d'un tel spectacle

À la fois cru et cruel, le texte va très loin dans la description de l'horreur et de l'ironie, et c'est un courage qu'il faut saluer. Cependant, les garde-fous sont là : l'humour, parfois très acerbe ; le droit que s'arroge l'acteur de dire « Stop ! » et d'interrompre le jeu, de sortir de l'action pour que nous reprenions ensemble notre souffle et nos esprits. Tout cela nous permet de nous mettre à distance pour à la fois nous préserver mais aussi nous livrer à une vraie réflexion critique et concrète sur notre manière d'être face aux exclus que nous rencontrons. Car on apprend aussi beaucoup grâce à ce té-

moignage, et l'on s'étonne d'en savoir si peu, et l'envie nous vient d'en savoir encore davantage. Grâce au charisme de Jean-Christophe Quenon et à la sobriété de la mise en scène de Guillaume Barbot, le spectacle réussit le tour de force de nous amener au plus près de nos sentiments de rejet et de dégoût, mais, une fois ceux-ci représentés, voici qu'ils s'estompent, comme par effet de catharsis. Et lavés que nous sommes de notre répulsion, nous pouvons enfin nous approcher, nous familiariser avec ces personnes et reconnaître en elles nos semblables et non des étrangers. On ne sort pas indemne d'un tel spectacle, on en sort blessé dans sa condition d'homme, par phénomène d'identification avec ces blessés du corps social qui nous sont décrits. Mais on en sort aussi différent, et différents sont sans doute à présent notre regard et notre posture envers eux, car donner à voir, à comprendre, proposer un instant de se mettre à la place de, rendre familier, c'est faire reculer la peur, permettre la rencontre. « On a fort mal dormi » est un spectacle aussi subversif que nécessaire, du vrai et beau théâtre politique, de celui qui agit sur le monde.

NOUS NE CÉDERONS PAS AU CHOIX D'ŒUV-



« Het Land Nod » © Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon

## IN HET LAND NOD (LE PAYS DE NOD)

CONCEPTION FC BERGMAN PARC DES EXPOSITIONS D'AVIGNON JUSQU'AU 23 JUILLET 17H ET 22H

« À l'origine de cette mise en situation, les FC Bergman, artistes anversois, découvrent que la salle Rubens sera fermée à l'instar du musée pour une dizaine d'années. »

### DÉMESURE POUR DÉMESURE

— par Marie Sorbier —

« Franz avait lu dans "France-Soir" qu'un Américain avait mis 9 minutes 45 secondes pour visiter le musée du Louvre. Ils décidèrent de faire mieux. » Seules paroles entendues ce soir-là, les six comédiens/metteurs en scène sont décidément une bande à part. Mais Godard n'est pas la seule citation du spectacle.

L'épisode du « coup de lance », inspiré de l'Évangile de Jean (19,31-37), prend place après la crucifixion de Jésus : le vendredi soir, des soldats sont envoyés pour briser les jambes des crucifiés avant de les descendre de croix pour que les corps ne soient pas exposés pendant le sabbat. Le Christ étant déjà mort, l'un des soldats lui perce le côté de sa lance : de la blessure coulent de l'eau et du sang. Cette toile monumentale de Rubens conservée au Musée royal d'Anvers est le point névralgique de cette proposition monumentale d'où part un faisceau d'allégories et d'images mises magistralement en espace par le collectif belge FC Bergman. Les personnages si petits dans la démesure du décor – reconstitution intimidante de la salle du musée – tentent d'assumer leur charge absurde. Ils deviennent aussi des réminiscences furtives d'archétypes de l'histoire de l'art occidentale, comme cet Apollon qui prend la pose en face du Christ en croix, ou cette femme qui s'évanouit devant le tableau, se retrouvant, par ce geste, au pied de la croix, aux côtés des Maries et des pleureuses. Les pathos formels de « L'Atlas Mnémiosyne » d'Aby Warburg en chair et en os. Tout est à la fois lié à une réalité factuelle (le bombardement qui détruit partiellement le musée en 1944) et sublimé à un niveau métaphorique, comme un écran photosensible où chacun voit apparaître une

évoquant différente selon la direction lumineuse de son regard. Le collectif transfère ainsi son potentiel créatif vers le cerveau de chacun des spectateurs. Peut-être est-ce précisément pour cette raison que « Het Land Nod » s'incruste et visite les rêves, laissant une empreinte légèrement amère mais d'une beauté folle. Comme une pythie qui prédit l'effondrement à venir, l'homme s'avance et dépose sur le sol la neige et la poussière qui ne tarderont pas à se glisser par les interstices du bâtiment en ruine. Étonnant dans ce musée imaginaire où il ne reste déjà plus grand-chose de la splendeur d'autrefois de partager la porosité des forces en présence. Plus d'irréductibilité ontologique entre les hommes et leur création, seul transpire le besoin viscéral de liberté. Détruire les murs et s'échapper puis sourire dans les gravats. Les hommes et leurs choses partagent la même tente, dans le chaos certes, mais dans l'attente apaisée de l'aube à venir. Quelle vaine tentative de mesurer l'humanité, car elle ne passe pas par les portes. L'institution castratrice empêche physiquement les œuvres d'en sortir, et la masse qui jadis servait aux centurions à briser les jambes des larrons crucifiés est aujourd'hui l'outil de destruction du temple. À moins que le cadre artificiel d'un musée ne soit simplement plus envisageable pour se laisser regarder par une œuvre et en saisir la lumière. Alors il faut courir, se mettre en mouvement, partir, crier, se battre et essayer encore. Sans mot tout est sens. Puis, comme dans la caverne platonicienne (clin d'œil à Quesne ?), l'image de l'œuvre remplace l'œuvre elle-même, partie folâtrer près de sa source, et le ballet des audioguides et perches à selfie se lance à nouveau à l'assaut de la culture – et non de l'art – en cage. Les révolutions sont parfois vaines mais toujours belles.

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

OFF

## JE SUIS CONTRE LA MORT

DE FRANÇOIS CHAFFIN  
LES HAUTS PLATEAUX 16H45

« Un oratorio sur ce que nous tentons pour nous opposer à la crise.  
Alors, qui pour se jeter en l'air au-dessus des ordinaires ? »

LA MORT NOUS VA SI BIEN

— par Mathias Daval —

La vie comme salle d'attente d'aéroport ? La métaphore est usée et peut vite sombrer dans le kitsch métaphysique. Mais les comédiens du Théâtre du menteur évitent le piège avec un spectacle musical rythmé et qui touche juste. Ils sont quatre et attendent le décollage du vol de la compagnie Air Sky pour une destination inconnue. Alternant séquences déclamées et chansons-slams sur fond de musique live et de loops électroniques, ils font part de leurs interrogations et de leur désir de joie face à l'absurdité de l'existence. Ponctuée par le gimmick des annonces d'aéroport au haut-parleur, la performance s'appuie sur le texte percutant de François Chaffin, qui montre qu'être « contre » la mort, ce n'est pas simplement s'y opposer par une démarche vitaliste, mais aussi apprendre à vivre dans sa proximité. La dialectique importe peu ici. Ce qui compte, c'est l'exorcisme par la parole : l'énonciation des peurs, jusqu'aux plus ridicules (« L'anatidaérophobie est la peur qu'un canard vous regarde droit dans les yeux » !), fidèle au vers sublime de René Daumal : « Nomme si tu peux ton ombre, ta peur / et montre-lui le tour de sa tête ». Sobres, précis, les comédiens excellent à présenter la juxtaposition des vérités tâtonnantes et les stratagèmes que l'on utilise pour résister à l'angoisse du vide. Parfois casse-gueule, les parties chantées reposent sur des textes malins et mordants. « Pourquoi ne pas foncer, hein, aller sans élastique, pourquoi ne pas sentir que c'est la bonne, la seule, la vie, la tienne, ta vie, pourquoi ? » : la prise de conscience est banale, mais on ne la répètera jamais assez.

S'EN FOUT LA MORT

— par Audrey Santacroce —

Mourir, c'est dégueulasse. Attendre indéfiniment dans le terminal d'un aéroport en chemise hawaïenne sans savoir quand l'avion va partir aussi. Alors on s'occupe, on invente des jeux pour passer le temps. Quatre grands gaillards se lancent dans un concours de phobies, pour trouver la plus originale, la plus angoissante, la plus drôle peut-être. À l'heure où tout le monde est contre tout, où il est de bon ton de brandir ses opinions, si peu intéressantes soient-elles et, surtout quand tout le monde s'en fout, la compagnie le Théâtre du menteur ose l'affirmer tout haut : elle est contre la mort. La peur de mourir et la peur de vivre, au fond, c'est pareil, semblent nous dire les quatre comédiens. C'est qu'on n'en a qu'une, de vie, alors il ne faut pas la rater. Vertige existentiel, angoisse de vivre, le collectif tient de bout en bout un humour pince-sans-rire plein de classe qu'on a cru belge jusqu'à découvrir que le Théâtre du menteur est basé en Essonne. Car de la classe, il en faut pour faire passer une blague sur Serge Lama et le dalaï du même nom sans être ridicule. Pari relevé par ce comédien barbu et tatoué aux cheveux longs qui promène sa dégainée de clown triste et son regard doux sur la scène des Hauts Plateaux. La révélation de la pièce, c'est lui. Dépressif chic, ange de la désolation, funambule en costume bas de gamme, on ne voit que lui. Ce comédien s'appelle Julien Defaye, il faut retenir son nom.

## OFF LOOKING FOR ALCESTE

MISE EN SCÈNE NICOLAS BONNEAU  
LA PATINOIRE - MANUFACTURE 12H20

« Le soir de l'anniversaire de ses quarante ans, un homme traverse une crise de lucidité et semble découvrir le monde qui l'entoure. »

L'IMPOSSIBLE RETRAIT

— par Youssef Ghali —

Alceste. Ce vu et revu. Cette figure tutélaire du théâtre français, usée jusqu'à la corde, donnée à souffrir à tout jeune homme qui a un jour voulu s'essayer au théâtre, et à tant d'autres spectateurs. Molière est un contemporain, peut-on si souvent lire dans les notes d'intention, celles de si nombreux metteurs en scène, certainement en manque cruel d'imagination, et qui en reviennent toujours, par conséquent, à ce classicisme forcené qui paralyse si durement notre théâtre. Alceste, comme Tartuffe ou Argan, nous est ainsi toujours asséné, dans des productions fades où la pensée s'est éteinte, sans scrupule, sous le prétexte éculé que Molière, dans son si incroyable génie précurseur, nous parle finalement d'aujourd'hui, et qu'il suffit de nous redonner bêtement ses mots pour que nous en soyons convaincus.

Heureusement, il reste des créateurs qui, eux, osent encore interroger les absolus et ne se contentent pas de se reposer sur la paresse populaire. Nicolas Bonneau est de ceux-là. Avec son « Looking for Alceste », il recherche, il questionne, il tente de trouver ce qui, au cœur du « Misanthrope », fait que nous pouvons encore être touchés par Molière. S'appuyant sur une création lumière épurée et la présence de deux musiciennes, il explore, en toute humilité, et perce avec acuité la douleur de vivre avec soi parmi les autres, dans un envoûtant poème scénique qui brille par son audace de mettre sur un pied d'égalité le français courant de témoignages recueillis et la langue statufiée du dramaturge, et nous ravit en nous faisant enfin entendre Molière s'adressant à nous tel qu'il devait probablement le faire en son temps : humblement, et avec bienveillance.

## DOUBLES

ALCESTE MÈNE L'ENQUÊTE

— par Floriane Fumey —

« Trop de perversité règne au siècle où nous sommes / Et je veux me tirer du commerce des hommes », nous confiait déjà en 1666 Molière dans « Le Misanthrope ». Quatre siècles plus tard, notre homme moderne émet toujours le même souhait : « Les autres me font tellement chier que j'ai eu envie d'en faire un spectacle. » Ici, Nicolas Bonneau part du postulat extrêmement simple de l'actualité de la pièce de Molière. De là, il s'attaque à l'épineux sujet de l'être au monde. Vaut-il mieux vivre seul ou en groupe ? Comment s'extraire du cercle vicieux du système sans retomber dans l'éternelle quête d'attention humaine ? On connaît la chanson : « L'homme est un loup pour l'homme » ; « Je t'aime, moi non plus... » Fuir, est-ce donc cou-

rageux ou est-ce un délit de lâcheté ? Après un dîner d'anniversaire raté, un homme pète les plombs. Cliché de la quarantaine, âge tout rond et de remise en question. Ses potes sont égoïstes, très occupés par leurs nombreux réacs, etc. Il faut fuir, tout plaquer, et surtout changer. Il part donc à la rencontre d'ermes imaginaires et se heurte à leurs contradictions. Attention à ne pas se méprendre, il a du flair, de l'humour et de l'autodérision. Avec un petit quelque chose de baroque, une violoncelliste et une chanteuse de caractère accompagnent ses diatribes. Le plateau est sobre : un divan orange pour Alceste et un cadre pour les musiciennes. Les lumières efficaces. Voilà une variation qui a du chien. Moralité : ne serions-nous finalement tous pas des Alcestes en puissance ? « Installés confortablement dans vos bulles, allez-vous réellement finir par vous rencontrer ? » lance-t-il à la salle.

NOUS NE TENTERONS PAS NON PLUS D'ALLER

IN **FATMEH**

**CHORÉGRAPHIE ALI CHAHROUR**  
CLOÎTRE DES CÉLESTINS

« **Partie de la recherche d'Ali Chahrou sur la tristesse, Fatmeh fait résonner la voix sacrée de la fille du Prophète avec celle, séculaire, d'Oum Kalsoum.** »

**DANSER SOUS LES ASTRES**  
— par Youssef Ghali —

Il y a toujours au-dessus de nous quelque chose, on pourra s'accorder sur cela quelles que soient les croyances. Qu'il s'agisse du Soleil ou de la Lune, d'une divinité quelconque ou d'une figure dont la grandeur nous irradie, nous vivons toujours sous le poids de ce qui est plus grand, plus haut que nous, et dont la force, bien souvent, nous écrase. Ce sentiment, il n'y avait pas de plus bel endroit que le cloître des Célestins, sous un ciel nocturne, pour que le « Fatmeh » du Libanais Ali Chahrou puisse nous l'exprimer. Face à nous, dans un silence magnifié par le souffle du vent dans les arbres, deux femmes aux cheveux d'obsidienne viennent se parer de noir puis s'approchent lentement, le regard fixe, pendant que commence à s'élever en dessous la voix, merveilleuse, d'Oum Kalsoum, qui

embrase soudain la pierre séculaire de la cité des Papes. Celle qu'on appelait « l'Étoile de l'Orient », figure stellaire s'il en est, porte à jamais dans son chant cette mélancolie inimitable, cette chaleur douce et amère qui perce immédiatement les cœurs de ceux qui l'entendent, et personne d'autre ne pouvait mieux accompagner les danseuses d'Ali Chahrou dans cette sublime litanie, qui les verra tour à tour contrites, puis ouvertes, puis déchaînées, puis enfin – peut-être – libérées, balançant inlassablement leurs corps sous une lune rousse pourtant annonciatrice d'une tristesse qui ne nous quitte jamais vraiment. Cette longue lamentation, infiniment poétique, s'impose alors comme une célébration : celle d'un monde arabe résolument moderne, qui ne cessera de revendiquer son identité avec fierté pour nous rappeler que, dans le temps présent, il déborde de choses à nous dire.

# REGARDS

**L'HISTOIRE SACRIFIÉE**  
— par Jean-Christophe Brianchon —

Tout commence par la fin. À la lueur de ce soleil qui ne cesse de se coucher. Une fin à laquelle rien ne subsiste en dehors du bruit des coups que nous nous portons. À cause du poids de l'histoire, du souvenir des autres et par haine de soi. Alors, c'est bien ici de la confusion des âmes et des temps qu'il est question. Oui, l'hier sacré et l'aujourd'hui sacrifié, la tristesse de nos morts et les joies d'être là, c'est tout cela qui se rencontre dans la danse de ces deux performeuses d'un jour, vidéaste et actrice dans la vie. C'est tout cela, et bien plus encore. Bien plus, parce que « Fatmeh », c'est aussi la rencontre entre le séculaire et le mystique, l'infidélité et la croyance ; c'est ça parce que, finalement, ce n'est rien d'autre que cette image sublime du

bruit des flagellations de l'Achoura dans un ancien cloître catholique du XV<sup>e</sup> siècle, là même où la tombe du cardinal Pierre de Luxembourg fut érigée un siècle plus tôt. Alors voilà, on pleure. On pleure et on glisse, du fleuve dramatique de l'absence vers les rives de l'impénétrable tristesse qu'elle procure, jusqu'au bonheur de la possibilité. Celle de se retrouver et d'embrasser l'être aimé. Parce qu'il ne faut pas oublier que tout est possible. C'est bien ce que nous démontre la clôture de ce spectacle, qui, après avoir commencé par la fin de l'histoire, termine sur son commencement. Et au commencement, devant ces danseuses était une chose : l'horizon lumineux qui longe les murs de ce cloître, lequel ne renferme rien d'autre que des espérances divines qui, elles, ne sont pas encore mortes.

OFF

## JAZ

**MISE EN SCÈNE AYOUBA ALI & TEXTES KOFFI KWAHULÉ**  
LA PARENTHÈSE 19H

« **Jaz est une fille seule qui vit à l'abandon. Elle est un pilier pour son entourage jusqu'au jour où l'un de ses voisins la viole.** »

**TOTEM ET TABOU**  
— par Célia Sadai —

Dans un no man's land où plus rien ne tient debout, « Jaz émerge comme un lotus » pour faire don de sa beauté, jusqu'à faire don de son nom, un soir où ce potlatch urbain tourne au drame. Figure erratique et amnésique, Jaz est sans doute le personnage le plus insaisissable du théâtre de Koffi Kwahulé. Son monologue jamais ponctué, piégé par l'épanorthose, est incessamment remis en scène par des quêteurs de sens déterminés à retrouver la lettre dont Jaz a été privée. Un Z désorienté.

À la Parenthèse, la compagnie Diptyque Théâtre choisit une mise en scène minimaliste pour un texte minimal. Parce que le sens était là, sous nos yeux, derrière l'écran de la pudeur. Ce bon vieux tabou sur le viol. Alors on déshabille le plateau, on éventre les mots et on creuse, parce que ce qui tue c'est l'enfouir. Ici, les quêteurs de sens ont fait la place aux quêteurs de vie. Et la mystique kwahuléenne, ses énigmes talmudiques et ses légendes sacrificielles tombent les masques – déroutant au passage l'écolier idolâtre. Car il faut sauver Jaz de la voracité des hommes. Il faut écouter Jaz et faire silence, taire la rumeur qui soulage les inquiets, éteindre les écrans où s'abreuvent les indifférents.

À la Parenthèse, on réincarne un personnage désincarné par des exégètes avides du label de « modernité », pressés de faire rentrer sur les plateaux contemporains ce qui n'était pas « rentrable », comme dit Niangouna, pressés de s'affranchir d'un autre label, devenu honteux, le label « théâtre africain ».

À la Parenthèse, on a déshabillé les concepts, détroqué les terminologies, pour ne conserver qu'un souffle de vie à deux temps : un personnage, une situation dramatique. Et ce personnage, on l'écoute, car il n'est pas un alibi esthétique.

**SABLE ET DÉSERT**  
— par R-2-6 —

La crasse s'est incrustée dans la cuvette, l'une et l'autre ne font plus qu'un. La cuvette, justement, seul élément de décor sur cette scène nue, est un monticule ocre, dégoûtant comme du sang coagulé, exotique comme la terre rouge des documentaires. Non loin gît un corps de femme, une tunique dont la blancheur exacerbe les souillures ; d'un autre côté, un autre corps de femme debout, à défaut d'être suspendu, arborant le même costume. À l'instar de ce presque vide scénique, il y a dans ce parti pris de création un choix délibéré d'ouvrir des espaces, d'en libérer le plus possible. Le pari n'est pas dénué d'intérêt pour qui connaît les textes de Koffi Kwahulé. Dense, percutante, parfois dérangement, l'écriture du dramaturge ivoirien en impose ; elle a cette respiration rageuse d'une bête en furie, il lui faut donc de l'air. Par contre, un gros risque pour les comédiennes, qui doivent d'une part moduler l'explosivité d'un texte qui ne demande qu'à s'étendre, et d'autre part s'en approcher par petites touches, avec fermeté et délicatesse. L'espace ainsi créé est une sorte de zone de confrontation où les forces sont sans cesse redistribuées.

À ce jeu, les mots de Koffi ont pris le dessus. Les comédiennes ont livré une prestation trop proche du texte, se laissant le plus souvent entraîner par lui. Il est pourtant arrivé qu'Astrid Bayiha rétablisse un équilibre entre sa propre force et la poussée du texte, et ce fut là précisément que le spectacle gagnait en magnitude. Mais ces gracieux moments furent brefs, la voix d'Astrid un tantinet inconstante. Peut-être devons-nous mettre ces failles sur le compte de la première, toujours difficile à négocier, autant que le sont les perpétuels caché-dévoilé, chevauchements des personnalités, des situations, des narrations dont « Jaz » est fait.

[ AU PUBLIC ] AVEC DES ŒUVRES ABSCONSES.

## SUITE

Courte pièce chorégraphique pour deux danseurs, « Suite » est une envoûtante séquence de 22 minutes. Héritière à sa manière de la « danse profonde » de Jerome Andrews, c'est dans la carcasse des corps que vont se chercher les vibrations de cette transe qui alterne, sans aucune rupture, mouvements symétriques ou en contrepoint. Une transe de muscles et d'os appuyée sur une bande sonore qui fait comme résonner des charpentes métalliques. Julie Coutant et Eric Fessenmeyer, de la compagnie La Cavale, proposent une œuvre d'une intensité rare, avec sobriété et élégance. À voir absolument pour se reconnecter à ses énergies primordiales. **M.D.**

**DANSE / OFF**  
— LE GRENIER À SEL 15H20 —

## L'HOMME ASSIS DANS LE COULOIR

Monter « L'Homme assis dans le couloir », texte érotique de Marguerite Duras sur la violence de la sexualité, est une gageure. Pas de personnages, pas d'histoire, et la langue sans fioritures de Duras. Malheureusement, les fulgurances du texte sont anesthésiées par une mise en scène purement illustrative. La comédienne reproduit mot pour mot et geste pour geste les actions décrites dans le texte, réduisant d'autant sa force pourtant magistrale. Une pièce sitôt vue, sitôt oubliée. C'est d'autant plus dommage que l'image liminale de la comédienne préparant du café était fort plaisante, quoique anecdotique. **A.S.**

**THÉÂTRE / OFF**  
— LE PETIT LOUVRE 19H —

## LE RÉVIZOR

Une adaptation du « Révizor » de Gogol tout à fait originale par la compagnie Toda Via Teatro. Huit acteurs se démènent pour faire exister une chimère, la présence d'un haut fonctionnaire venu inspecter une petite ville de province corrompue. La grande surprise, c'est de découvrir que ce pantin de Khlestakov en est littéralement un, et qu'il existe et se meut à la perfection grâce à l'adresse et au talent partagé de toute la troupe, les personnages semblant être pris d'une paranoïa ou d'une hallucination collective. Quel bonheur d'assister à un spectacle qui rassemble la commedia, le masque, le clown, avec tout l'engagement corporel et comique qui en découle. Notons aussi la présence de la musique, jouée en continu par un musicien-orchestre qui donne à cette duperie un agréable air de cartoon. Une bonne farce. **J.A.**

**THÉÂTRE / OFF**  
— THÉÂTRE DES LUCIOLES 18H44 —

## LE QUATRIÈME MUR

1982. Beyrouth. Un Français part réaliser le rêve d'un ami malade : monter l'« Antigone » d'Anouilh au Liban. Antigone sera jouée par une Palestinienne sunnite, Créon par un chrétien maronite, Hémon par un Druze et les gardes par des chiïtes. Réunir les communautés religieuses ennemies de la ville est une utopie folle, à laquelle pourtant tous s'abandonnent. Pendant une heure, la guerre serait suspendue, pour la beauté du geste simplement. Avec peu de moyens, la compagnie des Asphodèles rend un bel hommage à Sorj Chalandon, son auteur. Les comédiens maîtrisent incontestablement l'art du récit, auquel le beat-box ajoute une atmosphère grisante. Ils nous font rêver à de nouvelles icônes. C'est beau de raconter une histoire qu'on aime. **F.F.**

**THÉÂTRE / OFF**  
— CHAPELLE DU VERBE INCARNÉ 14H35 —

## EN BREF

TOUTE MA VIE,  
J'AI FAIT DES CHOSES  
QUE JE SAVAIS PAS FAIRE

Un corps écrasé sur le sol, encerclé par la ligne blanche des cadavres. Le corps se lève lentement et, dans un monologue chorégraphié, reconstitue par la parole une intrigue qui ne se déroule qu'en une ou deux minutes de temps réel. Le texte de Rémi De Vos est la transfiguration d'un fait divers d'homophobie ordinaire en un récit déconstruit, inégal mais incisif, qui traduit l'impuissance de la victime comme du spectateur-témoin face à l'irruption de la violence. Si l'ensemble peine parfois à nous impliquer entièrement et laisse une impression de symbolisme flottant, le propos est servi par la prestation androgyne et saisissante de Juliette Plumecocq-Mech ainsi que par la mise en scène sobre et élégante de Christophe Rauck. **M.D.**

**THÉÂTRE / OFF**  
— LA MANUFACTURE 13H30 —

## AU CŒUR

Thierry Thieû Niang réunit treize enfants et adolescents d'Avignon, qu'il a accompagnés toute l'année, prolongeant son travail avec des amateurs entamé au TGP de Saint-Denis dans « Ses Majestés ». Le spectacle est traversé d'images d'actualité, comme celle d'Aylan Kurdi, cet enfant kurde retrouvé mort sur une plage. Cependant, le parti pris du chorégraphe n'est pas d'ajouter à la dureté du monde : son regard, plein d'humanité, reste toujours tendre et bienveillant. Dans un dépouillement généreux qui préserve la spontanéité du geste, les jeunes danseurs font naître des mouvements fugitifs et sensibles, vigoureux et délicats. Quelques jouets, des vêtements usagés, des duos associant grands et petits, des groupes qui se forment et se dispersent, un cortège en spirale... La fragilité revendiquée du spectacle en fait toute la force. **P.F.**

**DANSE JEUNE PUBLIC / IN**  
— COLLECTION LAMBERT 19H —

UN FOU NOIR AU PAYS  
DES BLANCS

Il est « fou » parce qu'il n'est pas comme les autres. Pourquoi ? Parce qu'il est noir. Noir au milieu des Blancs. Et puisque c'est quelque chose dont certain(e)s souhaitent que l'on se justifie, Pie Tshibanda raconte pourquoi il ne « s'en retourne pas chez lui ». Pendant une heure, vous prendrez avec le sourire jusqu'aux oreilles – et parfois quelques larmes dans l'œil – une belle dose d'humanisme. Un rappel simple, franc et juste de valeurs fraternelles, reposant uniquement sur le charisme de l'acteur seul sur scène. Un rire intelligent, qui fait du bien au moral. **L.S.**

**THÉÂTRE CITOYEN / OFF**  
— LE NOUVEAU RING 19H40 —

LE SECRET  
DE LA PETITE CHAMBRE

Noir. Lumière ténue. Corps immobile. Tête absente, invisible. Silence rythmé de pulsations maritimes et telluriques. La salle retient son souffle. Se laisse envahir peu à peu par cette chorégraphie lumineuse du noir qu'elle transperce. Seuls les corps sont apparents. Corps nus, seins lourds, corps légers dans leur immobilité présumée. L'énergie vitale s'exprime dans la retenue propre aux écrits japonais dont le spectacle s'inspire. Respiration maîtrisée avec laquelle le public s'harmonise peu à peu, convertissant le mouvement des corps en un souffle commun dans ce noir où l'on s'abandonne. Pure poésie. Et quand la lumière se rallume, ce sentiment d'avoir voyagé ensemble, d'avoir généré un lien d'amour rare. Scintillement dans une nuit de fin d'époque, sentiment d'avoir retrouvé la parole grâce à ces corps kanjis. **S.D.**

**DANSE / OFF**  
— THÉÂTRE DU GIRASOLE 13H45 —

## Saison 16-17

### Iphigénie en Tauride

Goethe | Jean-Pierre Vincent - 13 | 25 sept

### ANGELUS NOVUS AntiFaust

Sylvain Creuzevault - 23 sept | 9 oct

### Dans la solitude des champs de coton

Bernard-Marie Koltes | Charles Berling | Léonie Simaga - 1<sup>er</sup> | 11 oct

### Le Temps et la Chambre

Botho Strauss | Alain Françon - 3 | 18 nov

### Médée poème enragé

Jean-René Lemoine - 23 nov | 3 déc

### Par-delà les marronniers - Revu(e)

Jean-Michel Ribes - 7 | 17 déc 2016

### Dom Juan

Molière | Jean-François Sivadier - 3 | 14 janv

### Erich von Stroheim

Christophe Pellet | Stanislas Nordey - 31 janv | 15 fév

### Neige

Orhan Pamuk | Blandine Savetier - 1<sup>er</sup> | 15 fév

### Des roses et du jasmin

Adel Hakim - 28 fév | 8 mars

### 2666

Roberto Bolaño | Julien Gosselin - 11 | 26 mars

### Sombre Rivière

Lazare - 14 | 25 mars

### Providence

Olivier Cadot | Ludovic Lagarde - 15 | 25 mars

### Baal

Bertolt Brecht | Christine Letailleur - 4 | 12 avr

### Le froid augmente avec la clarté

Thomas Bernhard | Claude Duparfait - 25 avr | 12 mai

### Médée-Matériau

Heiner Müller | Anatoli Vassiliev - 29 avr | 14 mai

### Le Radeau de la Méduse

Georg Kaiser | Thomas Jolly - 1<sup>er</sup> | 11 juin

**TNS** Théâtre National de Strasbourg

03 88 24 88 24 | www.tns.fr | #tns1617

Valérie Drévillo, actrice associée © Jean-Louis Fernandez

# Comédien voix professionnel

Plus personne n'ignorera qui vous êtes !

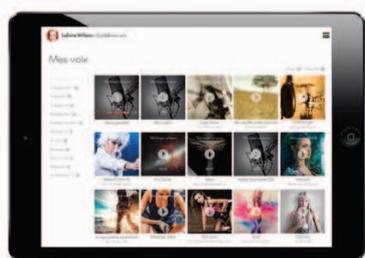
*Votre talent prend vie*

au sein d'un CV multimédia sans pareil



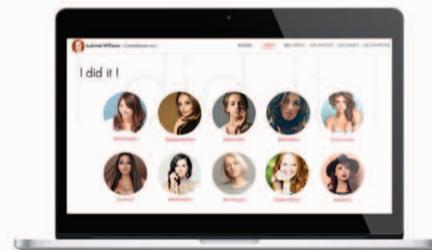
*Votre talent en illimité*

Pourquoi se priver, quel extrait fera mouche ?



*Ne vous faites plus doubler*

Conservez vos acteurs récurrents



*Être ou ne pas être...*

...toujours au bon endroit, au bon moment !



**voxingpro**

Voxing Pro permet à chaque comédien voix d'avoir toutes les chances d'exprimer son talent auprès du plus grand nombre et à chaque producteur de trouver le comédien idéal pour son rôle, afin qu'ils créent ensemble des produits et des programmes extraordinaires.

À vous de jouer ;-)

Comédien voix professionnel ?

Inscrivez-vous gratuitement sur [voxingpro.com](http://voxingpro.com)

# LA QUESTION

QU'EST-CE QU'ON ATTEND ?

— par Roland Auzet —

« On a tant...  
On a tant à faire...  
Cette histoire ne tient qu'à un fil.  
Le nôtre, à notre façon...

Il faudra bien s'y faire.

Toi ?

Tu tiens sur tous les fronts.

Tu retires de tous les fronts.

Tu ne vas pas sur tous les fronts pour rien, tu tiens, tu ne te laisses pas faire,

tu retires ce que tu dois retirer, le reste que tu dois rejeter, tu le rejettes.

Il y a quelque chose qui va, qui va et qui va et qui dure et qui dure.

Quelque chose n'arrête pas de continuer, qui va aller encore et qui dure

Quelque chose qui peut continuer comme ça.

Qui ne veut pas s'arrêter et qui va durer, je ne sais pas combien de temps,

qui va continuer à tourner, comme si de rien n'était, que rien n'arrête,

qui prend de la place...

C'est incroyable.

C'est important de penser, penser comme ça, penser parce que penser

à un sens, il y a là et il y a à penser, penser comme ça, tout seul, en l'air,

c'est important de penser, penser comme ça. »

(Christophe Tarkos)

*Compositeur et metteur en scène qui se définit lui-même comme un « écrivain de plateau », Roland Auzet est un artiste polymorphe. Depuis 2005, il a écrit et mis en scène une vingtaine d'ouvrages pour l'opéra, le théâtre musical et le concert, et de grandes institutions culturelles en France et à l'étranger (Europe, Asie, États-Unis) entourent ses projets.*

# LE DESSIN

LUDWIG, LE ROI ET LA LUNE

— par Baptiste Drapeau —



## LE FAUX CHIFFRE

# 50 m<sup>2</sup>

*C'est la surface minimum  
d'un théâtre du OFF pour  
pouvoir s'échapper discrètement  
d'une représentation.*

## L'HUMEUR

« Ah, je pensais  
que c'était  
les chiottes ! »

— Un visiteur de la Maison Jean Vilar,  
entrant dans la rédaction d'I/O —

## I/O MICRO

@MARIESORBIER

#fcbergman #FDA16 Et même le lendemain, je trouve cette performance géniale (Forme ET fond)

@CHRISCANDONI

À la Fondation Lambert d'Avignon, Goya rencontre Serrano sur le thème de la torture et l'oppression

@RICKETPICK

Dommage Domina #Traumboy chante un "My Heart Will Go On" grotesque et demande des contacts pour @Eurovision #OFF16

@PLACEMENTLIBRE

Diffusion du Richard III d'Ostermeier suivie de celui de Thomas Jolly à la Nef des Images. Un peu comme manger Sodexo en sortant du Crillon.

@JCBRIANCHON

Désolé par #Tigern @FestivalAvignon, une fable qui s'empare d'un sujet fondamental sans rien en dire... @IoGazette

@SALEMLOLA

La fragile beauté de l'intime, du corps et de l'esprit qui survivent aux "impacts". Coup de coeur ds @avignonleoff

—

Twitter : #iomicro — @iogazette

# DES ŒUVRES DIFFICILES. — JEAN VILAR

## REPORTAGE

TAÏWAN AVIGNON OFF 2016 : ARTS VIVANTS ARTS VIBRANTS

## EMBARQUEMENT IMMÉDIAT !

— par Bernard Serf —

**Pour celles et ceux (évidemment pas, cela va sans dire, lectrices et lecteurs de I/O) à qui le nom de « Taïwan » évoquerait le vague souvenir d'une vieille baderne contre-révolutionnaire que l'Occident adouba pour faire la nique à l'ogre rouge chinois, ou – pire encore – le feuilleton grotesque de dessous-de-table dont le marigot politique français n'a pas fini de subir les répliques, il est grand temps de prendre le chemin d'Avignon.**

Cette année, en effet, ce pays fête ses dix ans au festival OFF (on est « le plus grand théâtre du monde » ou on ne l'est pas !). Et c'est vraiment l'occasion d'un ébouriffant voyage où vous irez d'étonnements en émerveillements sans le déplaisir du décalage horaire, puisque vous n'aurez même pas à franchir les remparts de la ville ! Rendons d'abord à Taipei ce qui est à Taipei et saluons le ministère taïwanais de la Culture, qui a permis pareille aventure. Sans son soutien constant depuis une décennie, des artistes d'horizons et d'obédiences très différents (oubliez tout ce que vous ne savez pas : nous sommes bien loin du cliché d'un théâtre englué dans la tradition) ne pourraient pas se produire sous le regard d'un public international, et encore moins se projeter dans une collaboration avec d'autres artistes venus de la Terre entière.

Le millésime 2016 – grand millésime ! – nous offre deux diptyques : deux pièces de théâtre et deux spectacles de danse contemporaine. Silencieuses ou volubiles, psalmodiées ou chorégraphiées, mutiques ou musicales, ces quatre représentations nous parlent de l'essentiel. C'est-à-dire de nous, de notre rapport au monde et de notre confrontation à l'autre, de la fugacité de notre existence et de son inéluctable déclin.

Sérieux avec la légèreté d'une plume,  
profond avec la grâce d'une luciole

Tout cela pourrait être terriblement plombé, pesant. Et c'est le contraire qui advient. C'est fluide, soyeux, délicat, violent comme seul un enfant peut l'être, et pourtant doux, infiniment doux. Sérieux avec la légèreté d'une plume, profond avec la grâce d'une luciole.

Le masque, la marionnette, le clown, le jupon sont ici convoqués pour le plus grand bonheur du spectateur, transporté dans un univers qui l'emporte loin de lui pour mieux lui faire conjurer ses peurs. C'est magique, et parfois inquiétant, comme cette toute petite fille et son frère à peine plus âgé qu'elle – mais sur qui pèse déjà tout le poids du monde – qui traversent la nuit dans le film de

Charles Laughton. Retenez bien ces titres : « La Naissance », « Mamma Luna », « Play Me », « Floating Flowers ». Ils sont autant de sésames pour une parenthèse enchantée. Passé les portes du théâtre La Condition des Soies et du CDC-Les Hivernales, laissez-vous dériver comme ces minuscules bateaux en feuille de bananier qui vont au fil de l'eau, une bougie allumée pour mieux célébrer la vie. La vie, l'audace et l'imagination qui sont à chaque instant au rendez-vous.

Comme nous espérons que vous le serez vous aussi. Et que vous applaudirez ces compagnies et leurs artistes – nous regrettons de ne pouvoir les citer tous (car tous mériteraient de l'être) – à la hauteur de leurs talents. Amis taïwanais, que les mânes des papes veillent sur vous ! Et nous, nous prions les dieux – le singulier est aujourd'hui devenu bien trop dangereux ! – pour que vous soyez l'année prochaine avec nous ! Car soyez certains que nous, nous y serons !

À La Condition des Soies :

« La Naissance » (14h)

« Mamma Luna » (15h35),

« Play me » (17h10)

Aux Hivernales :

« Floating Flowers » (20h)

## LETTRE À UN LIEU

## AUX MAISONS

— par Julien Avril —

**« Alors ce mois-ci : Tennessee Williams, Primo Levi, Shakespeare et “Une bête sur la lune”. Et il faut me dire assez vite pour “Rwanda 94”. Qui veut ? »**

Ca, c'est la voix de M. Santerre, professeur de français-latin dans le lycée scientifique Technoparc – Charles-de-Gaulle de Poissy. Il vient tout juste d'énumérer les spectacles qui seront joués dans les théâtres des environs : L'Apostrophe et le 95 à Cergy, Simone Signoret à Conflans-Sainte-Honorine, le CDN à Sartrouville... On est 37 dans la classe, c'est la fin du cours, tout le monde range ses affaires et se prépare pour les trois heures de module physique-chimie-SVT en attendant le bug de l'an 2000. Seuls trois ou quatre bras se lèvent. Ces sorties ne sont pas obligatoires. C'est juste pour qui veut. Il n'y aura pas d'interrogation écrite dessus. Rien. Juste quelques mots échangés après la représentation en attendant les voitures des parents. Une parenthèse, une respiration entre deux révisions.

Il est possible de grandir en France périphérique ou rurale, dans la brume des jours qui s'enchaînent et varient selon les échéances scolaires, sportives, télévisuelles ou électorales, et devenir un homme très heureux là où il est, et c'est bien. Mais grâce à des périscopes qui s'appellent Théo Argence, L'Estive, la Faïencerie, le Sémaphore, Le Rayon Vert, la Tête noire, le Cratère, Le Moulin du Roc, l'Hexagone, Le Préau, Le Liberté, il est aussi possible de grandir en jetant de temps en temps un œil et en tendant l'oreille vers l'ailleurs. Le grand Ailleurs, celui qui se nourrit du réel et de l'imaginaire, qui fait rêver, penser, qui nous dit que le monde ça ne peut pas être seulement cela : les tours, les pavillons et les zones d'activité. Ces phares dans la nuit sont nombreux en France. C'est une chance, l'héritage de ceux qui après une guerre ont voulu allumer des feux qui éclaireraient partout et ne laisseraient personne dans l'ombre.

À elles, maisons de la décentralisation. Nous ne les laissons pas s'éteindre.

Julien Avril est auteur, metteur en scène et dramaturge. Il a fondé en 2005 la Cie Enascor avec laquelle il a déjà créé trois pièces pour la jeunesse. Il travaille actuellement à la mise en scène de – L'Atome –, théâtre documentaire sur le nucléaire, pièce lauréate de l'aide à la création du Centre National du Théâtre. Il travaille également à l'écriture de – À la Mélancolie – dans laquelle il explore les méandres de la paternité à l'ombre du Titan Cronos.

# PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR TERRE DE FESTIVALS



Conception-réalisation : Direction de l'Information de la Région. Photo : Christophe Raynaud de Lage, Région/G. Cécaldi, Gettyimages et Wallis.fr.

« Ici, les festivals ont trouvé leur terre d'élection. D'Avignon à Aix-en-Provence en passant par Arles et Orange, ce sont plus de 800 festivals qui ont lieu chaque année, comme autant d'atouts incomparables pour le rayonnement de Provence-Alpes-Côte d'Azur.

Président de ce territoire d'exception, je veux être le premier défenseur de la liberté des artistes, leur partenaire le plus déterminé, celui qui sera toujours à leurs côtés. »

Christian ESTROSI

Président de la Région  
Provence-Alpes-Côte d'Azur

Région



Provence-Alpes-Côte d'Azur